

Pardon ?

Je n'entends pas bien. Je ne comprends pas bien. Vous dites ?

Dialogue de sourds ou incompatibilité insoupçonnée, insoupçonnable.

Vous dites ? Pardon ? Pardon qui, quoi ? Pardon pourquoi ?

Combien de fois ai-je dû répondre à ces injonctions, ne comprenant pas vraiment ce que j'avais fait de mal !

Combien de fois ai-je dû mentir pendant la confession parce que, obligatoirement, j'avais commis une faute. Être de péché, j'avais forcément péché par omission. Alors, j'inventais pour devenir ce que je n'étais pas... Nous avions, l'un et l'autre, bonne conscience : lui dans son prêche, moi dans ma pénitence. Je récitais ensuite mes dix *Je vous salue Marie* et *Notre Père* et, absoute, je pouvais recommencer...

Où est l'erreur ? Aucune faute ! Je récitais ma leçon et je demandais *Pardon*. J'étais dans le tort, j'avais tort ; l'autre était dans le vrai, le juste, il avait raison. Jusqu'au moment où il pense avoir... toujours raison, jamais tort. Et ma colère monte, gonfle, m'étouffe sans que jamais elle ne soit entendue, sans que jamais elle ne soit acceptée, sans que jamais elle ne trouve à s'exprimer autrement que par la rancœur et le sentiment d'injustice.

Le *Pardon* n'a plus de place. Point d'excuse.

Alors, pardonner ? Là encore, combien de fois ai-je entendu, tel un leitmotiv qui me nouait, m'étranglait, ce reproche *tu ne sais pas pardonner* !

À ceux qui me font mal pour mon soi-disant bien. À ceux qui ne veulent pas entendre ma douleur et ma colère.

Tu ne sais pas pardonner. Pardonner est quasiment un ordre. Jolie manière, agressive et sourde, de traiter ma douleur et ma colère, de me renvoyer à mon ressentiment. Je peux alors continuer de leur en vouloir sans jamais pouvoir me calmer ou m'apaiser.

Marqué par le sceau du religieux, je ne supportais plus ce mot que j'entendais comme un blâme gluant. Pire, je lui devenais réfractaire, voire hostile.

Et puis...

Depuis peu, lancinant, il cogne aux parois de ma pensée, cherchant une place. Il s'est mis à me poursuivre.

30 mars dernier, Rita, mon amie libanaise, m'écrit ceci : *Dans ma petite tête, je savais que nous avons été déplacés à cause de notre appartenance religieuse.*

Rita est chrétienne. Originnaire d'un village chrétien du Mont Liban où chrétiens et druzes vivaient ensemble dans la région, Rita venait tout juste de sortir de l'enfance

ce 24 mars 1976 lorsque son village fut encerclé par des Palestiniens, accompagnés par des Druzes, leur intimant l'ordre de quitter les lieux afin de se les approprier. Rita avait bien cru vivre sa dernière journée.

Pendant cette sale guerre (d'ailleurs peut-il en être autrement ?!) qu'a connue ce tout petit pays pas plus grand que deux départements français, qui refuse d'abdiquer, toutes ces populations chassées de leur maison, de leur village, pour aller trouver refuge loin de chez elles, s'exiler tout en restant dans le pays, ont été appelées *des déplacées*.

Combien de scénarios de la sorte où des chrétiens se sont mis à massacrer des musulmans, des musulmans se sont mis à massacrer des druzes ; des druzes se sont mis à massacrer des chrétiens ; des chrétiens se sont mis à massacrer des druzes ; des druzes se sont mis à massacrer des musulmans ; des musulmans se sont mis à massacrer des chrétiens... Tout ce monde-là s'est mis à massacrer tout ce monde-là, oubliant les années de vie communautaire.

Appartenir à l'une ou l'autre des religions, dans un pays confessionnel où celle-ci était notifiée sur sa carte d'identité signait l'arrêt de mort lorsqu'on tombait sur un barrage d'une autre religion. Les confessions se sont regroupées dans un Beyrouth divisé et l'Est et l'Ouest se sont ainsi créés, de part et d'autre d'une ligne de démarcation devenue une frontière entre des zones maudites.

Puis l'ennemi n'était plus l'autre d'une autre confession, mais celui qui porte la même croix ou le même coran. L'appel au meurtre n'a pas de retenue ; il est infini et porte sa voix très loin, trop loin. Il a ses préférences, ses favoris. Ne pas faire partie du même clan, du même camp, de la même famille politique pouvait vous destiner à un assassinat fratricide ! Il paraît que ça s'appelle du patriotisme !

Depuis, les années ont passé et Rita poursuit : *Par hasard, j'ai fait connaissance en 1995 d'un groupe de personnes musulmanes et chrétiennes, qui se rencontraient une fois par semaine pour se connaître. Il était animé par deux femmes, l'une chrétienne et l'autre musulmane. Plus tard, et à la demande de l'une d'elles, j'ai commencé à animer moi-même ces rencontres. C'était le début d'un nouveau cheminement très différent dans ma vie.*

Rita se lance ainsi dans le dialogue interreligieux et interculturel : *J'ai travaillé durant dix ans dans les régions où revenaient les déplacés, après que la décision du retour des déplacés a eu lieu au Liban en 1992. Il s'agissait de projets qui servaient à retisser les liens entre druzes et chrétiens... une période qui m'a aidée à me réconcilier avec mon enfance, avec ceux qui pour moi étaient la cause de mon déplacement. J'ai rencontré plus tard, durant mes voyages, par hasard, des Palestiniens avec qui j'ai pu partager ce que j'ai vécu durant mon enfance, et j'ai pu me réconcilier là aussi, avec l'image que j'ai construite des Palestiniens. Depuis 1996, je fais mon chemin dans le dialogue et la communication*

interreligieux, précisément islamo-chrétien. Un chemin qui me fait chaque fois découvrir l'autre et moi-même. Une belle aventure avec l'autre, avec la différence.

Je lis et relis le propos de Rita afin d'intégrer chaque pas de son parcours. Elle ne prononce pas le mot, mais elle me parle bien du *Pardon*. J'entrevois le long chemin intérieur, indispensable à cette reconversion. Pardonner ne peut pas relever d'un ordre ni d'aucune injonction. Pardonner requiert cette volonté d'aller vers l'autre.

Samedi 2 avril, c'est-à-dire trois jours plus tard, je participe au séminaire sur le thème du... *Pardon*. Certes, la date était prévue depuis longtemps mais, coïncidence, hasard du calendrier ? Voilà que j'écoute deux intervenantes, une palestinienne et l'autre israélienne et juive rendre compte de leur fonction de facilitateur entre ces deux peuples qui se déchirent depuis tant d'années ! Bien sûr, je pense à mon amie Rita qui vit au Liban, et je regrette l'impossibilité de leur rencontre pour qu'elles partagent leur expérience commune, pour que l'union de leur action respective puisse faire entendre l'absolue nécessité de trouver un terrain d'entente et de vie possible autrement que par la voix guerrière. Malheureusement, l'Histoire triste et accablante de cette région érige des frontières. Des frontières injustes, minées, impossible à franchir.

Les frontières de la mort. Les frontières de tous les espoirs. Les frontières de la réconciliation. Et si j'ose : les frontières du pardon ? Que la vie peut être ironique parfois !

Dans cette région embrasée par la folie des hommes, et comme dans toute tragédie, il faut des coupables. Ils sont nécessaires pour que chaque Libanais, selon le malheur qui le frappe, puisse rejeter ses souffrances sur un responsable qui change de nom, de religion et d'identité selon les circonstances. Pour ma part, me faut-il pardonner aux Syriens, du moins à ceux qui, sous prétexte de nous aider, exauçaient leur vœu le plus cher : annexer le Liban dont ils refusent la légitimité pour faire de leur pays la Grande Syrie ? Eux me considéraient comme leur sœur, mais moi je ne les considérais pas comme mes frères. Et aujourd'hui, les voilà qui vivent la même infortune que la mienne. Alors oui, ils sont mes frères, des galériens comme moi, comme Rita, comme beaucoup d'autres.

Alors pardonner ? Mais à qui : à ceux qui jouent avec des pions qui s'appellent Syrie, Liban, Irak, etc., qui jouent à utiliser les différences non plus comme une ouverture vers l'autre mais comme un appel à la haine, à la peur, au meurtre et au rejet de celui qui n'est autre que notre voisin, notre prochain, si semblable à nous-même ! Ou à tous ceux qui acceptent de participer à ce jeu pour leur gloire et le pouvoir ?

Mardi 5 avril, soit trois jours plus tard, je reçois d'un ami écrivain sa nouvelle sur ... le *Pardon* publiée dans un ... *Dictionnaire des mots manquants*.

Ironie du sort. Le voilà donc listé, ce mot, référencé parmi les mots manquants. Et pourtant, ce n'est pas faute (encore une, ou une fois de plus !) d'avoir eu à le balbutier, d'avoir eu à l'interroger, ce mot qui me harcèle depuis quelque temps !

Ce mot *Pardon* me heurte toujours, différemment certes mais je continue de penser que je n'ai pas à pardonner ; cette fonction ne m'incombe pas. Je veux surtout réussir à calmer ma colère. Me souvenir sans rancœur ni rancune. Me dire que, chiite ou sunnite, chrétien ou juif, blanc ou noir, il nous faut absolument démolir ces murs érigés par des démagogues qui s'en servent pour asseoir leur pouvoir et faire hurler leur folie meurtrière, préparant le terrain à des paumés de la vie à la recherche d'un sens à leur existence. Cynique, sinistre rencontre !

Au mot *Pardon*, je préfère nettement celui de *Transcendance*.

Nada Abillama Masson